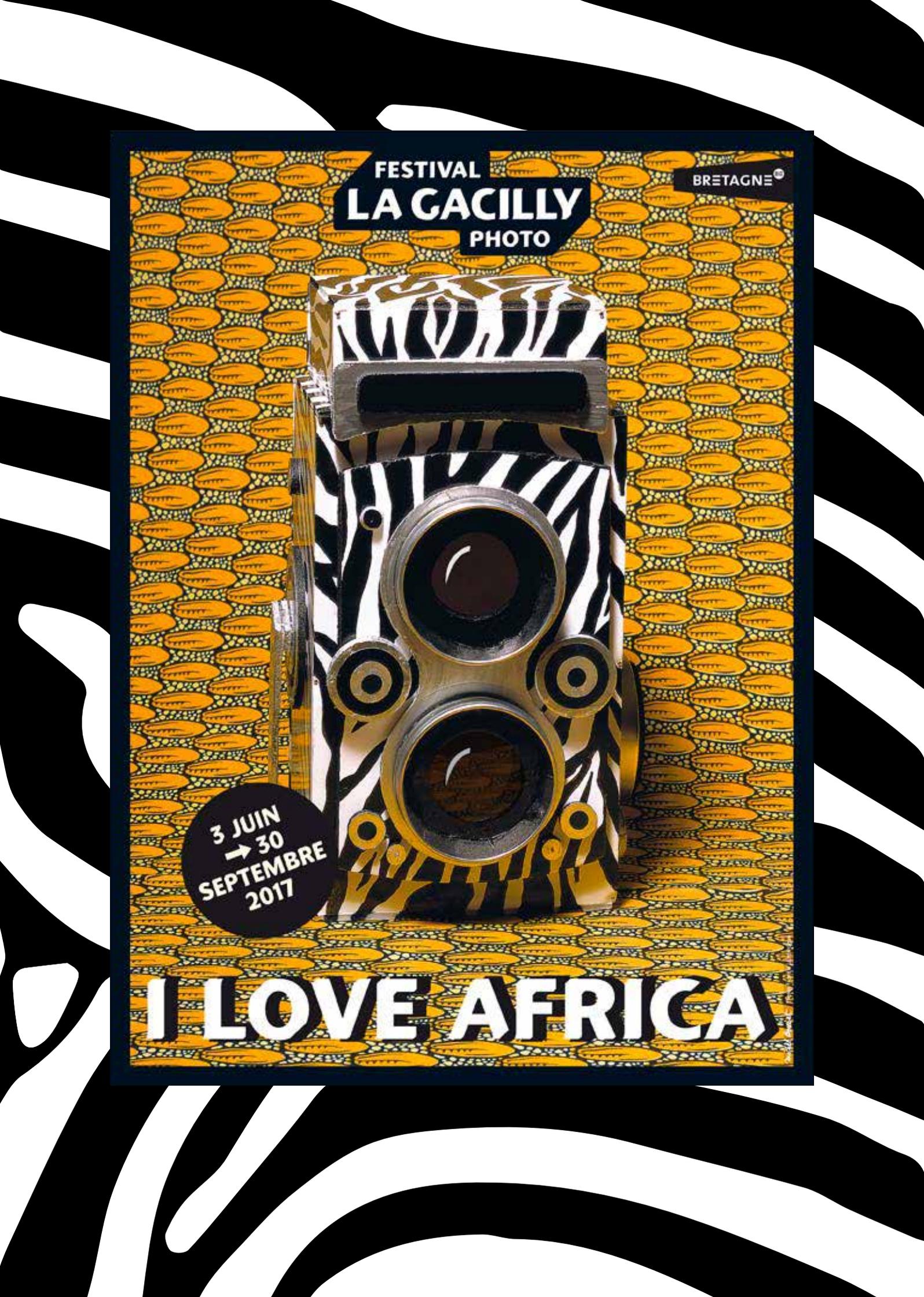


FESTIVAL
LA GACILLY
PHOTO

BRETAGNE®

3 JUN
→ 30
SEPTEMBRE
2017

I LOVE AFRICA



DOSSIER DE PRESSE

14^È ÉDITION

**Du 3 juin
au 30 septembre 2017**

**Deux thématiques :
La photographie africaine
Homme - animal : le face-à-face**

4 — ÉDITOS

- 4 Jacques Rocher
- 5 Auguste Coudray
- 7 Cyril Drouhet, Florence Drouhet

11 — LA PHOTOGRAPHIE AFRICAINE

- 12 Seydou Keïta
- 13 Malick Sidibé
- 14 Mama Casset
- 15 Oumar Ly
- 16 Omar Victor Diop
- 17 Fatoumata Diabaté
- 18 Aïda Muluneh
- 19 James Barnor
- 20 Jean Depara
- 21 Baudouin Mouanda
- 22 Girma Berta
- 23 Akintunde Akinleye
- 24 Nyani Quarmyne
- 25 Sammy Baloji
- 26 François - Xavier Gbré
- 27 Arthur Rimbaud

28 — HOMME - ANIMAL : LE FACE - À - FACE

- 29 Elliott Erwitte
- 30 Eric Pillot
- 31 Michel Vanden Eeckhoudt
- 32 Rob MacInnis
- 33 Daniel Naudé
- 34 Brent Stirton
- 35 David Chancellor
- 36 Joel Sartore
- 37 Tim Flach
- 38 Paras Chandaria
- 39 Ed Alcock - Cdt 56
- 40 Emanuele Scorcelletti

41 — ENJEUX ENVIRONNEMENTAUX

- 42 Emmanuel Berthier
- 43 Phil Moore
- 44 La Photographie Émergente

- 45 Image Sans Frontière
- 46 Les Collégiens Du Morbihan
- 47 Événements
- 48 Plan et informations pratiques
- 49 Informations pratiques

JACQUES ROCHER

Fondateur du Festival - Maire de La Gacilly

La Gacilly, le village monde

Fort de plus de 4 000 habitants (depuis janvier) avec le regroupement de Glénac et La Chapelle Gaceline, La Gacilly se positionne comme une destination.

Au fil des ans, le Festival Photo La Gacilly est devenu un atout de l'attractivité du territoire breton.

Grâce aux soutiens fidèles des partenaires publics et privés, grâce aux équipes artistiques et techniques, le festival accueille près de 400 000 visiteurs.

Pour cette 14^e édition, la photo africaine sera mise en lumière. Par sa diversité et sa créativité et à travers le regard des photographes de ce continent en devenir, c'est un monde à découvrir, à aimer, à protéger.

AUGUSTE COUDRAY

Président du Festival

En abordant les grands sujets de société dans une approche artistique et esthétique, le Festival Photo La Gacilly fait écho aux préoccupations de chacun. En prise avec son époque, il interpelle, dénonce, surprend, rassure et fait aussi rêver. Il invite à vivre en famille, entre amis, une expérience de qualité sur fond de convivialité, d'authenticité et de sens.

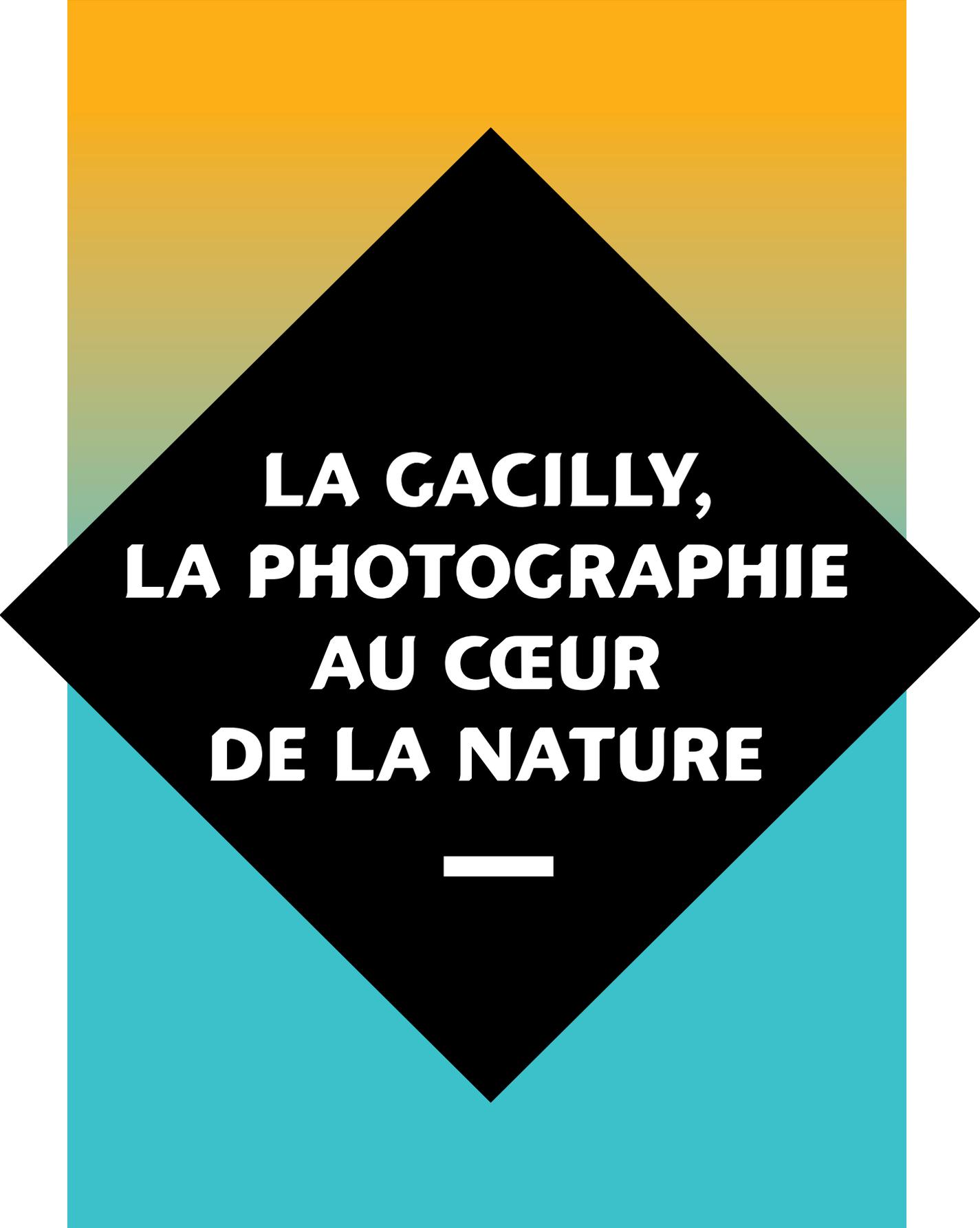
Le festival accueille près de 400 000 visiteurs : autant de visages, de regards, de mots échangés et d'histoires partagées.

En tant qu'événement culturel à ancrage territorial il rapproche aussi les habitants les uns des autres. Il leur procure un sentiment d'appartenance à un événement d'exception et les invite à adhérer au « vivre ensemble ».

Il est souffle de modernité et de nouveauté.

Puisse une nouvelle fois cette nouvelle édition s'affirmer comme un événement de cohérence territoriale, de sens et d'attractivité.

Bienvenue à La Gacilly et bon festival !



**LA GACILLY,
LA PHOTOGRAPHIE
AU CŒUR
DE LA NATURE**



L'AFRIQUE RAYONNE À LA GACILLY... ...L'HOMME ET L'ANIMAL: LE FACE À FACE.

«Le monde est très grand et plein de contrées magnifiques que l'existence de mille hommes ne suffirait pas à visiter.»

Arthur Rimbaud (Aden, Lettre à sa famille, 15 janvier 1885)

Explorer la photographie pour mieux la faire connaître, mettre en lumière les grands enjeux environnementaux de notre époque pour mieux comprendre notre civilisation moderne et les dangers qui nous menacent : pour cette nouvelle édition, le Festival de La Gacilly reste, certes, fidèle à ses engagements artistiques et éditoriaux mais se donne pour ambition cette année de voir encore plus haut, encore plus grand, encore plus loin ! Parce que notre territoire s'agrandit, nos expositions dépasseront le cadre des jardins, des venelles, des ruelles du centre-ville pour investir les marais et les terres de tout notre territoire ; parce que nous souhaitons vous faire découvrir les plus beaux talents photographiques, nous braquerons avec enthousiasme nos projecteurs sur les artistes du continent africain, trop souvent ignorés, mais dont l'hyper-créativité est désormais reconnue sur la scène internationale ; parce que nos écosystèmes sont menacés, que de nombreuses espèces de vertébrés sont vouées à l'extinction, et que nos sociétés voient émerger de nouveaux débats comme l'antispécisme ou l'anthropocentrisme, nous nous pencherons sur ces nouvelles relations qui se dessinent entre l'Homme et l'animal. L'Afrique noire est un eldorado photographique, le règne animal est intrinsèquement lié à celui des hommes : il est de notre devoir de les mettre en lumière !

La Gacilly, village africain

Le photographe occidental représente souvent l'Afrique sub-saharienne comme le continent de tous les malheurs, celui des guerres intestines, celui des famines et de la malnutrition, celui des maladies qui déciment des populations entières. Ou, au contraire, mais dans une même image d'Epinal, il va magnifier une Afrique millénaire dans des livres sur papier glacé, celle des grands espaces, des ethnies ou de la faune sauvage. C'est une autre réalité que traduisent les photographes africains et que nous voulons exposer. Ce qu'ils entendent révéler, c'est leur propre vision du monde et leur appartenance à ce dernier. Loin des clichés de l'exotisme et de la grandiloquence occidentale, ils montrent des visages lumineux, des évocations poétiques, des moments de vie saisis au fil des rues, ils s'affranchissent des chemins artistiques balisés, ils se veulent lucides sur la destinée de leurs peuples, ils s'affirment désormais comme les défricheurs d'une nouvelle photographie qui stimule les acteurs du marché de l'art, les galeristes, les collectionneurs et les mécènes. Certes, on commence à les découvrir chaque année un peu plus, grâce au succès du Festival de Bamako, grâce à Paris Photo qui leur ouvre ses portes, grâce aux rétrospectives qui se multiplient dans les lieux les plus prestigieux des capitales européennes.

Reste que le grand public continue de méconnaître cette photographie du grand continent noir. Car il s'agit d'une photographie naissante, née au lendemain de la décolonisation ; car elle dispose encore de trop peu de moyens ; car elle a du mal à s'imposer hors de ses frontières. Sans doute aussi notre esprit si cartésien est-il brouillé quand il s'agit de faire rentrer ces artistes, comme nous en avons l'habitude, dans des cases préétablies. On ne peut d'ailleurs pas parler d'une photographie africaine, comme s'il se dégageait une ligne directrice, ce serait bien trop réducteur. On doit plutôt parler de photographies africaines tant les talents et les écritures sont multiples, composés de sensibilités et d'approches parfois radicalement opposées.

Cette reconnaissance tardive a commencé en 1991. Le galeriste André Magnin et le collectionneur Jean Pigozzi, visitant l'exposition « Africa Explores » à New York, tombent en arrêt devant quelques portraits pris par un auteur anonyme de Bamako. Les deux hommes décident de partir à sa recherche. A la même époque, la photographe Françoise Huguier découvre l'auteur, Seydou Keïta. La photographie africaine est lors inconnue en dehors du continent. Dès 1994, Keïta bénéficie d'une rétrospective à la Fondation Cartier pour l'art contemporain et il est l'invité de marque des premières Rencontres de la photographie africaine de Bamako. Il est ensuite le premier Africain à entrer, en 1995, dans la collection Photo Poche avant d'être exposé au Guggenheim de New York puis de connaître l'ultime consécration et le succès dans une immense rétrospective de ses œuvres au Grand Palais à Paris, l'année dernière en 2016.

Dans la lignée de Keïta, surnommé aujourd'hui le « père de la photographie africaine », d'autres portraitistes connaissent la renommée : le Malien Malick Sidibé, les Sénégalais Mama Casset et Oumar Ly, ou, plus récemment le trentenaire Omar Victor Diop qui réinvente la couleur avec facétie et que magazines, mécènes et musées s'arrachent. Des artistes qui ont en commun de réaliser de la photo de studio. Pourquoi un tel engouement ? Avec ses accessoires délirants, ses mélanges de costumes traditionnels et européens, celle-ci offre une appropriation joyeuse de la tradition occidentale du portrait et une vision de l'Afrique par elle-même.

L'espace d'un été, notre village du Morbihan accueillera dans ses rues et ses jardins ces artistes qui photographient leurs semblables comme dans un miroir, nos places et nos allées seront le réceptacle d'une richesse artistique en pleine effervescence que l'on contempera sous des arbres à palabres. Car l'Afrique ne se limite pas aux drames que les télévisions du monde entier nous passent en boucle. Elle se veut avant tout bouillonnante d'une joyeuse énergie, elle est vivante, définitivement tournée vers des lendemains qui chantent. Dans les années 60, les photographies de Jean Depara sur la vie nocturne de Kinshasa traduisaient déjà cette fièvre d'une jeunesse qui fréquentait les boîtes de nuit et les bars, et portait mini-jupes et costumes ajustés. Celles, aujourd'hui, de Baudoin Mouanda sont de la même veine quand il nous montre ses Rois de la Sape, ces performeurs de la rue aux allures de princes, avec leurs chemises vertes et leurs vestes rose fuchsia. Même goût de l'insouciance pour le jeune prodige Girma Berta qui capte les passants des rues d'Addis-Abeba ou le vétéran James Barnor, l'un des premiers photographes africains à passer du noir et blanc à la couleur, et qui immortalise les femmes ghanéennes comme des stars de la mode.

Riche en auteurs documentaires et en portraitistes, la photographie africaine ne saurait se résumer cependant à ces images festives ou d'apparat. Elle questionne également son passé, à la manière des mises en scène colorées et révolutionnaires, dans sa réappropriation des codes graphiques, de la plasticienne éthiopienne Aïda Muluneh. Elle pose aussi un regard sans fioriture sur son environnement en dénonçant les turpitudes d'une exploitation poussée à l'extrême de ses ressources : le Nigérian Akintude Akinleye s'inquiète des pollutions pétrolières dans le delta du Niger, le Congolais Sammy Baloji se penche sur ces mines de cuivre qui tuent les hommes depuis des temps immémoriaux, le Ghanéen Nyani Quarmyne regarde les côtes de son pays disparaître sous l'effet de la montée des eaux.

Cette bataille de l'image que les Africains ont entamée d'une manière radicale après les indépendances, c'est cette faculté de se présenter au monde selon sa propre approche esthétique. Un kaléidoscope photographique que nous souhaitons vous offrir. Un défi que nous avons relevé en vous le présentant dans le cadre naturel de notre village breton.

Revoir les relations entre l'Homme et l'animal

Sommes-nous encore les amis des bêtes ? On peut en douter au vu de l'actualité récente et des débats qui secouent depuis peu nos sociétés. Selon les dernières études publiées à l'automne 2016 par le WWF, plus de la moitié des vertébrés ont disparu en quarante ans. Les gorilles, les girafes, les rhinocéros et bien d'autres sont au bord de l'extinction. Les causes sont connues, imputables en premier lieu à la perte et la dégradation de leur habitat, sous l'effet de l'agriculture intensive ou de l'urbanisation ; mais aussi en raison de la surexploitation des espèces et de la pollution. Et puis, les vidéos tournées en caméra cachée dans les élevages industriels ou les abattoirs en témoignent : jamais l'humanité n'a maltraité, exploité et consommé les animaux de manière aussi massive qu'à notre époque.

Quel est-il ce « quelque chose » qui distingue l'espèce humaine des autres ? Le rire et le langage, disait Aristote. La capacité rhétorique et la conscience de soi, affirmait Descartes. « L'homme n'est pas le seul animal qui pense mais il est le seul à penser qu'il n'est pas un animal », observe le paléoanthropologue Pascal Picq. Il n'est qu'un singe supérieur, rétorque désormais la science pour qui la cause est entendue : les animaux sont des êtres sensibles, donc capables de souffrir, doués d'intelligence, d'émotions et parfois de culture. En entrant dans ce cercle de la compassion, on prend en compte la souffrance de l'animal et la nécessité de la faire cesser. Ce n'est plus une tendance, c'est une lame de fond qui traverse les mouvements de pensée occidentaux : un Parti animaliste vient d'être créé, végétariens et adeptes du véganisme partagent le même rejet de la viande comme nourriture, et nous assistons à l'émergence d'un courant « antispéciste » selon lequel les espèces animales méritent le même respect que l'espèce humaine et sont des « sujets de vie ».

Notre Festival a toujours souhaité accompagner en images ces grandes questions liées à la nature et notre environnement. Cette remise en cause des relations entre l'Homme et l'animal est même devenue un véritable sujet photographique pour des signatures de renom. Pour cette nouvelle édition,

nous n'avons pas souhaité nous contenter de vous proposer un florilège des plus grands auteurs de la photographie animalière, mais plutôt de questionner cette relation entre l'Homme et l'animal.

Chacun à leur manière, le Belge Michel Vanden Eeckhoudt et le Français Eric Pillot s'interrogent sur le monde des zoos, le premier avec ce regard glacial sur la séquestration, le second sur ces espaces nouveaux qui cherchent à recréer un monde plus « humain ». Avec humour, Rob MacInnis exposera ses étonnants portraits d'animaux de la ferme, Tim Flach nous montrera que singes ou félins possèdent des expressions et des attitudes parfois étrangement proches des nôtres, le talentueux Elliott Erwitt nous offrira ses clichés les plus facétieux des chiens et leurs maîtres. Et parce que la beauté du monde sauvage est en péril, l'Américain Joel Sartore présentera ce travail exceptionnel qu'il a constitué au fil du temps, celui d'un inventaire de toutes les espèces menacées vouées à une disparition prochaine. Car les plus beaux spécimens du monde animal sont confrontés au plus redoutable des prédateurs : l'être humain. Brent Stirton, auréolé d'un tout nouveau World Press Photo avec son reportage sur la disparition des rhinocéros, nous dévoilera en exclusivité l'ensemble de son enquête menée depuis huit ans sur ces braconniers en Afrique qui participent à l'extinction des éléphants, des lions ou des grands primates. Quand il ne s'agit pas de ces chasseurs blancs de gros gibiers que David Chancellor a suivis dans leur traque sanglante.

Notre territoire s'agrandit, notre Festival aussi

C'est officiel depuis le 1^{er} janvier : les trois communes de Glénac, La Chapelle Gaceline et La Gacilly ne font plus qu'une. Un nouvel espace que notre Festival se devait d'investir en étendant le périmètre géographique de nos expositions, tout en mettant en valeur le patrimoine naturel de ces nouveaux territoires. Durant plusieurs mois, nous avons donné carte blanche à deux auteurs. Le photographe naturaliste Emmanuel Berthier s'est immergé dans la beauté des marais de Glénac, épiant de l'automne au printemps, la renaissance d'une nature sauvage et de sa faune. Quant à Emanuele Scorcelletti, il a abandonné un temps les plateaux de cinéma et ses plus grandes stars pour poser son regard sur ce monde des chevaux qui font aujourd'hui la notoriété de La Chapelle Gaceline : des fresques où se mêlent ses origines italiennes et la magie de la Bretagne, entre la féerie de Brocéliande et les tableaux oniriques de Fellini.

Plus que jamais, le Festival Photo La Gacilly se veut le défri-
cheur de nouveaux talents photographiques tout en s'interrogeant sur le devenir de cette Terre qui nous unit tous. C'est ce bien commun qui nous donne la force de repousser les limites de notre engagement. C'est ce public toujours plus nombreux qui vient nous conforter dans l'idée que l'espace rural peut être la plus belle des galeries d'art.

Cyril Drouhet, Commissaire des expositions,
et Florence Drouhet, Directrice artistique

LA GACILLY
UN VILLAGE
DANS
LES IMAGES



© Seydou KEÏTA/SKPEAC

SEYDOU KEÏTA

Le studio des icônes

Considéré comme le « père » de la photographie africaine, Seydou Keïta est un précurseur qui commence son activité de portraitiste dans le Bamako de 1948. Pour des raisons économiques, celui qui ne sera découvert en Occident que dans les années 1990 ne réalise qu'une prise par séance et uniquement à la lumière du jour. Ses images, prises entre 1949 et 1962, nous offrent un aperçu de la haute société malienne de l'époque. Et aujourd'hui, l'œuvre de Keïta, mort à Paris en 2001, fait toujours référence, connaissant la consécration dans les plus grands musées du monde.



© Malick Sidibé / GwinZegal

MALICK SIDIBÉ

Le studio Malick

Celui qu'on surnommait « l'œil de Bamako » s'est éteint il y a un an, à 81 ans. Honoré par ses pairs, jouissant d'une immense influence sur tous les artistes de son pays, Malick Sidibé avait pris le parti d'illustrer un autre aspect de la société malienne : celui de la fête et de la jeunesse populaire qu'il faisait poser dans son célèbre « Studio Malick », ouvert en 1958 dans le centre de la capitale. Pris avec son Rolleiflex, ses portraits, spontanés, pleins de vérité et de complicité, continuent d'inspirer les nouvelles générations de photographes africains. À La Gacilly, outre les chefs d'œuvre de ce « patrimoine national malien », nous présenterons également une série de portraits de Bretons, réalisés dans cette même inspiration à l'occasion d'une résidence au Centre d'art GwinZegal, dans les Côtes d'Armor.



© Mama Casset / Revue Noire

MAMA CASSET

African Photo studio

Premier photographe sénégalais indépendant, le portraitiste Mama Casset a été l'un des précurseurs du développement du 8^e Art au Sénégal. Après avoir travaillé pour le Comptoir Photographique de l'Afrique Occidentale Française, il intègre l'Armée de l'air française pour laquelle il réalisera des photos aériennes. A la fin de la Seconde Guerre mondiale, il ouvre son studio dans la Médina à Dakar. Dans une esthétique très personnelle, il réalise des portraits dépouillés de tout accessoire et de mise en scène, où il capture tout en finesse le caractère subtil de ses sujets.

Il nous a quitté en 1992.



© Oumar Ly / Association ML&F

OUMAR LY

Le studio de la brousse

Ce fils de commerçant, né en 1943 à Podor sur les rives du fleuve Sénégal, découvre la photographie en regardant les colons français utiliser leurs appareils. Le destin lui donne un coup de pouce quand le Sénégal, devenu indépendant, veut fournir des papiers aux populations. L'administration l'embauche et l'envoie sillonner la brousse pour tirer le portrait des citoyens. Il peaufine sa technique et attire bientôt de nombreux clients dans son studio. Jusqu'à sa mort en 2016, il vivra dans sa région natale, photographiant toutes les époques, les nobles en boubous, les filles à la mode et les sapeurs de province.



© Omar Victor Diop/MAGNIN - A

OMAR VICTOR DIOP

Jeux de miroir en studio

Né en 1980, ancien analyste financier désormais figure de proue de la nouvelle génération d'artistes sénégalais, Omar Victor Diop se dit très inspiré de ses aînés photographes africains comme Malick Sidibé et Seydou Keïta. Quand certains rêvaient de quitter leur pays natal, lui souhaitait y rester pour y construire son avenir. Un optimisme et une énergie habitent chacun de ses portraits, éclatants de culture urbaine et pop, dans lesquels il creuse la thématique de l'identité, n'hésitant pas à se mettre lui-même en scène. Il adopte ainsi à la fois la position de narrateur et celle de personnage, s'obligeant à affronter directement ses propres doutes. Ainsi, dans la série « Diaspora », il fait référence au monde du sport, celui du football en particulier, afin de montrer la dualité d'une vie de gloire et de reconnaissance qui est aussi une vie passée à être l'autre.



© Fatoumata Diabaté

FATOUMATA DIABATÉ

Le studio de la rue

« Ma vie, c'est la photographie », déclare avec passion cette jeune femme née en 1980 à Bamako qui reconnaît reprendre l'héritage de ses maîtres qui photographiaient leurs contemporains dans leur studio. Mais à sa manière. Depuis quelques années, elle installe son studio dans la rue, avec des tissus venus de son Mali natal, un fond particulier, quelques accessoires qu'elle transporte partout avec elle. Les passants s'arrêtent, prennent la pose et laissent ainsi leur empreinte. Ce studio, le temps d'un été, elle l'installera au cœur de La Gacilly pour que les Bretons et les visiteurs retrouvent l'esprit d'une photographie si chère à l'Afrique.



© Aida Muluneh

AÏDA MULUNEH

Le monde a 9 ans

Ancienne photojournaliste au Washington Post et créatrice du Festival Addis Foto Fest, Aida Muluneh cultive son amour pour son pays natal, l’Ethiopie, depuis sa plus tendre enfance. Une jeunesse passée à voyager en Angleterre, au Yémen, en Amérique du Nord et à Chypre. Avec cette série, cette artiste dont la réputation dépasse les frontières de l’Afrique revient à son berceau en retrouvant sa terre, où elle s’est à nouveau installée depuis neuf ans : elle explore avec poésie, avec un style inimitable, avec une couleur très étudiée, les questions qu’elle se pose sur la vie, l’amour et sa propre histoire.



© James Barnor / Galerie Clémentine de la Ferronière

JAMES BARNOR

Ever Young

—

Né en 1929 à Accra, James Barnor est considéré comme un pionnier de la photographie ghanéenne. Dans son studio « Ever Young », établi à Accra dans les années 1950, tout autant que dans les commandes internationales qu'il honore pour Drum, influent magazine africain, il saisit les sociétés en transition : l'accession à l'indépendance de son pays, puis le Swinging London des années 1960, la capitale du Royaume-Uni devenant alors une métropole multiculturelle. Quand il revient s'installer définitivement au Ghana au début des années 1970, il est l'un des premiers photographes africains à travailler en films couleur.



© Jean Depara / Revue Noire

JEAN DEPARA

Les nuits et les jours de Kinshasa, 1951-1975

Dans les années 1950-1960, les villes africaines sortent du colonialisme pour aller vers la joie de leur indépendance. À Léopoldville, devenue Kinshasa, cela passe par « l'American way of life », avec ses voitures de sport, ses femmes en robe légère, ses musiques endiablées, ses bars-dancings, et ses jeux de séduction. Tout au long de son œuvre et de sa vie, Jean Depara n'eut de cesse de retenir ce temps de l'insouciance, quand son pays, le Congo, s'ouvrait enfin à la vie. Restent des images en noir et blanc scintillantes de mille vibrations qui paraissent comme des intruses tant elles se chargent d'une douce nostalgie.

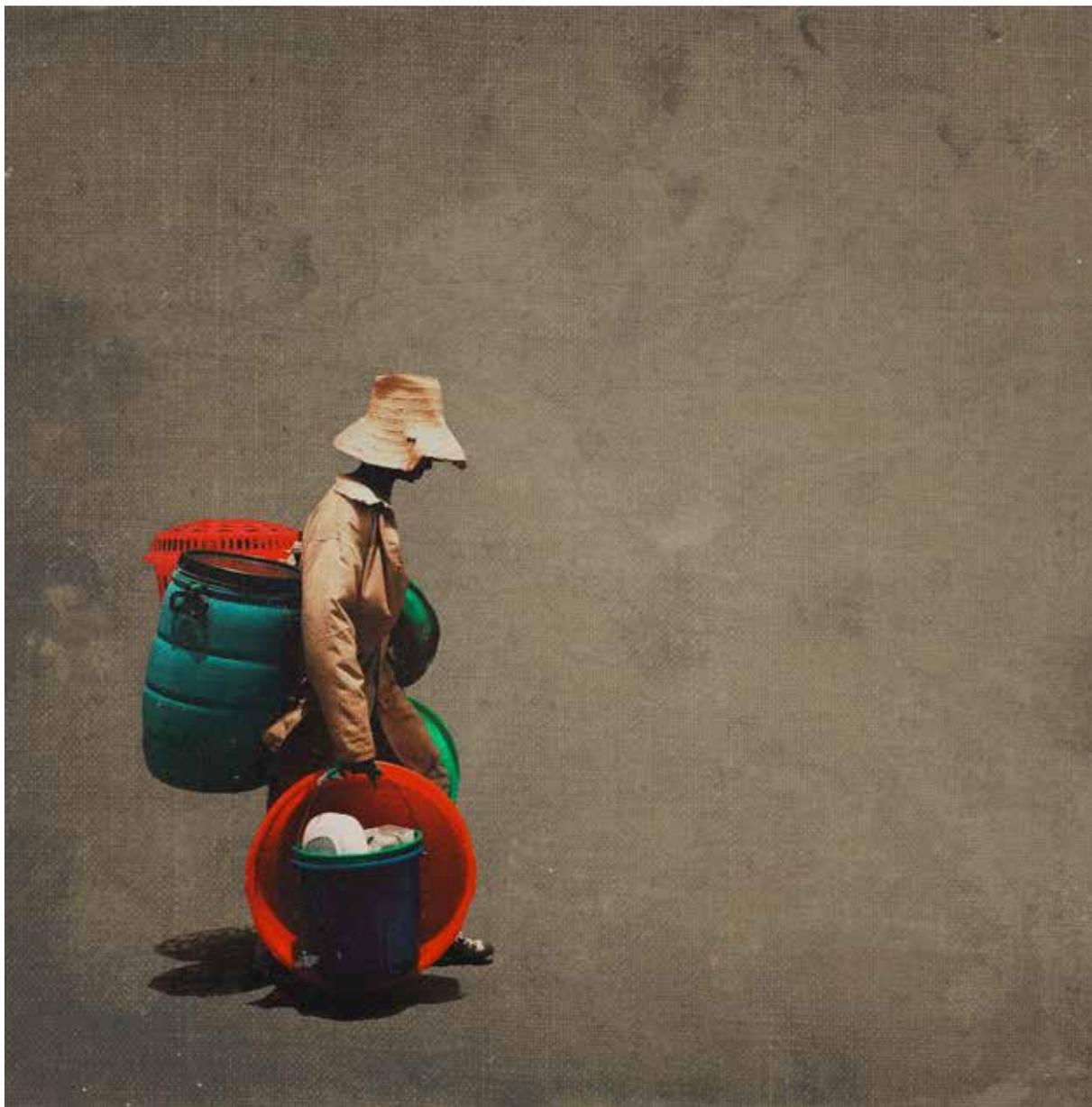


© Baudouin Mouanda

BAUDOUIN MOUANDA

Brazzaville et les rois de la SAPE

Dans leurs plus beaux atours, ils prennent la pause, font la moue, et s'affrontent dans des joutes pacifiques. Ils portent des tenues de marque, des vestes colorées, des costumes rose fuschia et déambulent dans les rues de Brazzaville pour marquer l'attention. Eux, ce sont des Sapeurs, tous membres de la Société des ambianceurs et personnes élégantes. Avec ces photos de rue, le jeune Congolais Baudouin Mouanda, figure émergente de la photographie africaine, montre surtout l'étonnante énergie qui anime ses congénères. Et ses photographies aux cadrages aventureux deviennent dès lors de véritables hymnes à la vie.



© Girma Berta

GIRMA BERTA

Dans les rues d'Addis

« Addis-Abeba est une mosaïque », raconte Girma Berta. Une mosaïque, comme sa page Instagram avec laquelle il publie ses photos réalisées uniquement à l'iPhone. Une démarche qui lui permet d'approcher les habitants de sa ville natale « sans qu'ils s'en rendent compte ». En ressort un travail récompensé en 2016 d'une bourse Getty Images. Une vision colorée et poétique que nous propose cet artiste de 26 ans, et qui tranche avec les idées préconçues et réductrices qui circulent sur son pays : l'Éthiopie.



© Akintunde Akinleye/Reuters

AKINTUNDE AKINLEYE **Nigéria, dans le ventre d'un géant**

C'est dans les entrailles du Nigéria, le pays le plus peuplé du continent africain, que nous emmène Akintunde Akinleye. Né en 1971 à Lagos, l'ancienne capitale du pays, le photojournaliste de l'agence Reuters, primé au World Press Photo en 2007, nous fait découvrir les travers environnementaux de ce titan de l'économie africaine : des raffineries illégales défigurant la région du delta du Niger jusqu'aux mines de poussière d'or, en passant par les décharges de matériel informatique qui vérolent la périphérie des grandes villes, où fourmille une population à la démographie toujours galopante.



© Nyani Quarmyne/Panos-Rea

NYANI QUARMYNE

Emporté par l'océan

N'en déplaise à Donald Trump, le réchauffement climatique est bien réel. Et la montée des eaux est l'une des conséquences les plus concrètes que l'on puisse trouver sur le globe. La côte ghanéenne en est l'un des exemples les plus flagrants. Nyani Quarmyne, basé à Accra, est parti à la rencontre des habitants des villages de pêcheurs du sud du pays : celles et ceux qui, par manque de moyens, sont obligés d'abandonner leurs foyers avant qu'ils ne soient, inéluctablement, emportés par l'océan.



© Sammy Baloji

SAMMY BALOJI

Exploitations

L'œuvre de cet artiste, né en 1978 dans la province minière du Katanga, est profondément enracinée dans l'histoire de son pays, la République démocratique du Congo, dont il dénonce l'exploitation permanente des ressources. À la fois saisissants et dérangeants, directs et silencieux, toujours dénués de pathos, ses photomontages mêlent avec subtilité des portraits ethnographiques du début du xx^e siècle, récupérés dans des archives belges, à des paysages anciens ou récents, peints ou photographiés, parfois par ses soins. Ce faisant, Baloji interroge l'image des Noirs dans l'iconographie occidentale, se réapproprie l'histoire coloniale, hier européenne, aujourd'hui chinoise.

HÉLÈNE JAYET ET FRANÇOIS-XAVIER GBRÉ

Retours au Mali



La Piscine, par François-Xavier Gbré

En dix ans, ce photographe nomade franco-ivoirien de 38 ans a vécu dans quatre pays différents : la France où il a grandi, l'Italie, le Mali et la Côte d'Ivoire, le pays de son père, où il s'est désormais installé. Cet artiste explore en photos les fêlures d'un monde post-colonial et la réappropriation de l'espace. Il nous présente une œuvre numérique, l'histoire toute symbolique de la piscine olympique du stade Modibo Keïta, à Bamako : construite en 1967, elle n'a jamais accueilli aucune compétition, s'est dégradée avec le temps et a connu tous les soubresauts du Mali.



Chroniques Maliennes, par Hélène Jayet

Cette série est réalisée comme un photo-reportage au Mali, le pays d'où Hélène Jayet est originaire. Les pièces se présentent sous la forme d'un chevauchement de plusieurs photos, comme un story-board de sa propre histoire, de son identité, où espace et temps se mélangent. Des séquences accompagnées d'enregistrements de la vie quotidienne et de musiques maliennes.



© Arthur Rimbaud / Musée Arthur Rimbaud de Charleville-Mézières

ARTHUR RIMBAUD **L'explorateur aux semelles de vent**

Le musée Arthur Rimbaud de Charleville-Mézières possède des trésors qui permettent de dévoiler une face méconnue de l'auteur des « Illuminations ».

Poète génial, voyageur, aventurier, trafiquant, il a été aussi photographe. Abandonnant la littérature à l'aube de ses vingt ans, il quitte l'Europe pour des rêves d'Orient. Aden, l'Arabie, puis l'Afrique avec l'Abyssinie. Là, il se prend de passion pour ce nouveau procédé qu'est la photographie, avec la volonté de publier à terme un ouvrage de géographie sur cette région dont il est l'un des premiers blancs à fouler le sol. Ce projet ne verra jamais le jour. Ne restent que de très rares clichés, rarement montrés au public, qu'il avait envoyés par courrier à sa famille en 1883. Des images émouvantes pour percer un peu plus les contours mystérieux d'un homme épris d'absolu...



**LA GACILLY
UN AUTRE
REGARD
SUR LE MONDE**



© Elliott Erwitt / Magnum Photos

ELLIOTT ERWITT

Dogs



Sur son site internet, pour toute définition de lui-même, il avoue : « Elliott Erwitt aime les enfants et les chiens ». Cet immense photoreporter américain, membre de la prestigieuse agence Magnum, a le génie modeste mais une réelle fascination pour le plus fidèle ami de l'homme qui remonte aux années 40 quand, appareil au poing, il arpentait les rues d'Hollywood en adolescent solitaire. Au cours de sa carrière, il a accumulé des portraits atypiques des chiens du monde : une manière originale de parler de la condition humaine, dont le cabot devient miroir. Des clichés teintés d'humour avec un sens aigu de l'éphémère.



© Eric Pillot

ERIC PILLOT

In situ



« Tout a commencé en 2004 avec une vision : celles d'ours polaires nageant sous l'eau, que j'ai pu observer derrière la vitre d'un bassin, dans un zoo. C'était pour moi à la fois très réel et complètement onirique de voir ces grands mammifères glisser, jouer sous l'eau. A compter de ce jour, j'ai photographié des animaux. » Après avoir fait des études scientifiques et travaillé comme ingénieur, Eric Pillot (né en 1968) se lance dans la photographie qui ne l'intéresse « que dans le cadre d'une recherche artistique », mettant en scène l'animal sauvage dans les architectures des zoos qu'il voit comme des constructions culturelles. Son travail a été notamment récompensé en 2015 par le Prix de Photographie Marc Ladreit de Lacharrière – Académie des beaux-arts.



© Michel Vanden Eeckhoudt / Agence Vu'

MICHEL VANDEN EECKHOUDT

Zoologies

—

Il y avait du surréalisme, de l'étrangeté, des pieds de nez parfois grinçants dans les photos du Belge Michel Vanden Eeckhoudt qui nous a quitté en 2015. Ses clichés d'animaux en noir et blanc, pris dans des zoos, ne sont ni misérabilistes ni sentimentaux. Ils traitent de front la question de l'enfermement, et mettent au même niveau les bêtes et les hommes qui semblent, malgré les clins d'œil pleins d'humour, unis dans la même existence lugubre. On passe dès lors du sourire à une sorte d'accablement. L'animal nous regarde avec une expression douloureuse et semble nous interpeller, impuissant : « Rendez-moi la liberté... »



© Rob MacInnis

ROB MACINNIS

Le grand show des animaux de la ferme

Son Master en Photographie à peine en poche, le Canadien Rob MacInnis a réalisé cette série qui combine un travail de lumière en studio avec des portraits d'animaux que l'on regarde généralement comme de la nourriture.

Pris individuellement ou en groupe, ils font ressortir la personnalité de chacun : aussi bien timides qu'énervés, coquins, joyeux ou pleins d'espoir, ces moutons, chevaux ou cochons font apparaître des sentiments humains sur des modèles complètement inattendus. « Je m'inspire des règles du monde de la mode et je les applique à des animaux de basse-cour », déclarait le photographe au New York Times. Il prend donc le contre-pied de ce monde superficiel avec des images pleines d'humour et d'émotion.



© Daniel Naudé

DANIEL NAUDÉ

Fermes africaines

Né en 1984 à Cape Town (Afrique du Sud), toute l'œuvre photographique de Daniel Naudé est une quête, celle d'un moment partagé entre l'homme et l'animal, et une tentative de garder en mémoire cette nature que nous détruisons patiemment, inexorablement. Dans cette série sur les animaux de la ferme en Afrique, la présence humaine est souvent discrète mais toujours sous tendue, car l'artiste envisage la relation homme-animal d'égal à égal. Qu'ils soient seuls ou avec leurs maîtres, il restitue une élégance et une dignité aux animaux qui sont toujours le sujet principal de son travail. Ces derniers regardent le spectateur, la confrontation est sans appel, l'émotion esthétique intense.



© Brent Stirton/Verbatim

BRENT STIRTON

Extinctions

—

En février 2017, Brent Stirton recevait un World Press Photo pour son travail sur le trafic des cornes de rhinocéros. Un prix auquel ce photojournaliste sud-africain de l'agence Getty Images est habitué : il l'a reçu désormais neuf fois. Depuis 2008, avec le magazine National Geographic, Brent documente ces guerres invisibles qui sclérosent le continent africain et menacent la précieuse faune sauvage : gorilles, rhinocéros, éléphants, lions, tous victimes des braconniers dans une indifférence quasi-totale.

Un combat sans relâche que décide d'accompagner La Gacilly avec cette exposition.



© David Chancellor

DAVID CHANCELLOR

Chasseurs

Il photographie depuis plusieurs années les chasseurs de grands fauves, de girafes ou d'animaux d'Afrique. Pour essayer de comprendre ce qui les anime. Le Britannique David Chancellor en a vu certains prier après avoir tué. D'autres pleurer. Mais jamais regretter. Ces femmes et ces hommes ont le sourire facile quand ils posent au pied de la bête qu'ils ont abattu après avoir dépensé une fortune ; ils prennent aussi la pose avec fierté quand ils trônent dans leur salon, entourés d'animaux naturalisés et de murs constellés de trophées. Chancellor a choisi la neutralité du cadrage, l'esthétisme de la prise de vue pour mieux faire réagir le spectateur.

Un travail édifiant à couper le souffle.



© Joel Sartore/National Geographic

JOEL SARTORE **L' Arche photographique**

« C'est une folie de penser que nous pouvons détruire une espèce et un écosystème après l'autre sans que l'humanité n'en soit affectée. Quand nous sauvons des espèces, c'est nous-mêmes que nous sauvons. »

Photographe au prestigieux National Geographic, tel un Noé des temps modernes, l'Américain Joel Sartore s'est lancé depuis quelques années dans une œuvre de conservation inédite. L'objectif ? Capturer les portraits des 12 000 espèces animales menacées de disparition d'ici la fin du siècle. Un travail mémoriel exceptionnel que La Gacilly se devait de vous présenter pour que chacun puisse, en son âme et conscience, comprendre que le compte à rebours d'une nature asphyxiée est en marche.



© Tim Flach

TIM FLACH

Plus qu'humains

—

Né à Londres en 1958, où il vit et travaille aujourd'hui, Tim Flach est plus qu'un photographe animalier. Précisant lui-même que l'animal lui sert de métaphore et que l'idée l'emporte sur le sujet, il se distingue par sa démarche inédite en prenant en studio des photographies d'animaux sauvages ou domestiques dans des postures que l'on aurait cru réservées aux hommes. Avec un regard tout en nuances : tour à tour amusé et tendre, bienveillant mais perçant, jamais cynique, il nous livre des clichés souvent drôles et touchants, toujours surprenants. Ses œuvres ont trouvé leur place dans les collections permanentes des musées du monde entier.



© Paras Chandaria

PARAS CHANDARIA

Nairobi, la ville est une jungle

Dans le parc national de Nairobi, le seul au monde qui abrite des animaux sauvages en zone urbaine, 80 espèces de mammifères sont menacées par la croissance exponentielle d'une des métropoles les plus dynamiques d'Afrique. A seulement sept kilomètres des quartiers d'affaires, à quelques centaines de mètres des premières habitations et juste en face de l'aéroport, la faune tente de garder ses droits. Chandaria, photographe animalier kenyan, nous montre ces girafes, ces lions et ces autruches qui vivent leurs derniers instants de liberté avant que les gratte-ciel n'aient eu raison d'eux.



© Ed Alcock - CDT 56

ED ALCOCK - CDT 56

Petites fables du Morbihan



Il a tout juste neuf ans, habite Silfiac et veut concourir pour l'élection de la plus belle poule d'élevage de France. Un autre est bénévole pour la Ligue de Protection des Oiseaux (LPO) ou soigneur au parc animalier de Branféré. Elle est propriétaire de Woodhaven Kennels, un hôtel 4 étoiles pour animaux à Porcano. Tous ont en commun d'habiter le Morbihan et d'entretenir une relation inédite avec les animaux. Pour cette édition consacrée aux liens qui unissent l'Homme à l'animal, et avec le soutien du Conseil départemental du Morbihan, nous avons demandé au photographe anglais Ed Alcock de nous dresser, à sa manière, le portrait de ceux qui font vivre ce monde vivant. Né en 1974 à Norwich, installé à Paris, et membre de l'agence MYOP, il nous emporte dans un conte onirique, dans une lumière entre chien et loup, redécouvrir autrement notre territoire.



© Emanuele Scorcelletti

EMANUELE SCORCELLETTI

Equus

Il a photographié les plus grands ce monde et le Festival de La Gacilly lui a donné carte blanche pour dompter en images les chevaux de notre terre bretonne. Réputé pour ses photos de mode et de célébrités du cinéma – il a remporté en 2002 un World Press Photo pour un cliché désormais culte de Sharon Stone sur le tapis rouge à Cannes –, celui que l'on surnomme « le photographe des stars » a passé un hiver, puis un printemps dans les pas de la plus belle conquête de l'homme. Parisien d'adoption mais Italien d'origine, il a composé des tableaux d'une singulière poésie où s'entrecroisent cinéma de Fellini et légendes celtiques, pour magnifier et rendre toute sa grâce au cheval roi. Une exposition qui sera présentée à La Chapelle Gaceline.

LA GACILLY UNE IMMERSION DANS LES IMAGES





© Emmanuel Berthier

EMMANUEL BERTHIER

Glénac, le réveil des marais



C'est une terre couverte par les eaux que seule une frêle embarcation permet de traverser, un monde marécageux mais enchanteur, un espace sensoriel où la nature a conservé ses libertés, où l'homme n'est qu'un invité. Naturaliste de formation, installé dans le Golfe du Morbihan, le photographe Emmanuel Berthier s'est immergé, au fil des saisons, dans ces marais de Glénac, aux portes de La Gacilly. Dans les brumes de l'hiver, dans la floraison du printemps, il a pris le temps d'observer cette nature encore sauvage, cette faune que vient troubler la migration des oiseaux, ces hommes qui se portent au chevet de cette pépite à préserver à tout prix. Une exposition qui sera présentée à Glénac, en lisière des marais.



© Phil Moore

PHIL MOORE

Kazakhstan, les fantômes du nucléaire

Le photojournaliste britannique est le second lauréat du Prix Photo – Fondation Yves Rocher, décerné en 2016 à Perpignan, lors du Festival Visa pour l'Image, pour son projet sur la région de Semipalatinsk, au fin fond de la steppe kazakhe, et baptisée « le Polygone » après avoir subi près d'un quart des essais nucléaires réalisées dans le monde, et sous l'ère soviétique. 456 détonations atmosphériques et souterraines y ont eu lieu pendant quarante ans, la rendant inhabitable. Pendant cette période, environ 200 000 villageois ont servi de sujets de tests, certains forcés à rester debout en plein air lors des explosions, pour étudier plus tard les effets de l'irradiation. Phil Moore, un habitué des zones de conflits, a travaillé plusieurs semaines sur ces lieux sinistrés, dans des paysages désolés souvent exempts de vie. Des images qui sonnent comme un avertissement sans appel pour prendre conscience des dangers du nucléaire, et présentées en exclusivité à La Gacilly.

LA PHOTOGRAPHIE ÉMERGENTE

La relation entre l'homme et la nature

Dates de l'appel à participation : du 14 février au 15 mars 2017

Après le succès de l'édition 2016, le Festival Photo La Gacilly ouvre à nouveaux ses portes à la photographie émergente. L'an dernier, un premier appel à candidature avait réuni plus de 200 candidatures et fait émerger les talents de Quentin Bruno, Anna Filipova et Julie Hascoët. L'aventure reprend cette année avec Ed Alcock, photographe et parrain de la galerie émergente 2017.

Depuis sa création, le Festival Photo La Gacilly s'est toujours engagé pour le développement durable. En 2017, ses jardins seront dédiés à la photographie africaine. L'Afrique est l'un des témoins majeurs des enjeux environnementaux actuels. En tête, le réchauffement climatique qui provoque des sécheresses dramatiques pour l'agriculture, essentielle à la survie des populations du continent. Au-delà des débats politiques, ces questions capitales nous incitent à réfléchir sur notre rapport à l'environnement. La crise de conscience écologique actuelle invite à repenser la relation entre l'homme et la nature. En partenariat avec Fisheye, le Festival Photo La Gacilly ouvre donc une réflexion autour de cette thématique, en sollicitant les photographes sensibilisés à cette cause à soumettre leurs travaux.

Un grand bravo aux trois lauréats sélectionnés sur près de 300 dossiers reçus, pour composer cette seconde édition de la galerie de la photographie émergente à La Gacilly.

**Les lauréats 2017 sont Zhen Shi pour son projet « Kwei Yih »,
Teo Becher pour son travail « Tuk Time »
et Manon Lanjouère pour sa série « Bleu Glacé ».**



© Julian Negrodo Sanchez

IMAGE SANS FRONTIÈRE African Visions



Le collectif IMAGE SANS FRONTIÈRE, Association internationale de photographes, partenaire du Festival La Gacilly depuis ses débuts, a fait appel à ses membres, comme chaque année, afin d'illustrer notre thématique 2017 sur l'Afrique. La diversité de ses peuples, la permanence de ses coutumes, la force éclatante de ses paysages grandioses, depuis la mer jusqu'au désert, sont à découvrir avec les 20 photos sélectionnées des photographes de ce collectif rassemblant, par-delà les frontières, les amoureux de la photographie.

LES COLLÉGIENS DU MORBIHAN

Tu veux ma photo ?

Toi, Moi, Nous : prendre l'autre en photo

Forts du succès remporté par les précédentes éditions (5^e édition), le Festival Photo de La Gacilly et le Conseil départemental du Morbihan - en partenariat avec l'Education nationale et la direction diocésaine de l'Enseignement catholique - ont proposé, cette année encore, aux collèges du département de participer au festival photo des collégiens. La création d'un festival des collégiens, intégré à la programmation officielle du festival est une merveilleuse opportunité de valoriser le travail réalisé par les élèves durant toute l'année.

Ce projet est avant tout un projet pédagogique utilisant comme support artistique la photographie.

Cette année, 16 collèges publics et privés du département ont été sélectionnés pour participer à cette édition : plus de 350 élèves (de la 6^e à la 3^e) se sont ainsi investis dans le projet, sur le thème du portrait :

Tu veux ma photo ? Toi, Moi, Nous : prendre l'autre en photo.

Ils ont travaillé durant toute l'année scolaire sur la conception de cette exposition, accompagnés par les enseignants de leur établissement et leur photographe parrain : Yvon Boëlle, Frédéric Mouraud, Gwenaël Saliou, Cédric Wachthausen, Eric Frotier de Bagneux et Hervé Le Reste. De la découverte du métier de photographe, à la sélection des photos, en passant par l'apprentissage indispensable de la réflexion et du regard artistique, ils ont découvert les multiples facettes du métier de photographe. Nous vous invitons à partir à la découverte de leurs productions. Laissez-vous guider et découvrez l'enthousiasme et l'originalité de leurs propositions.

Pour en voir et en savoir plus : www.leoffdescollegiens.morbihan.fr

CONCOURS PHOTO FANS DE BRETAGNE

Le Festival Photo La Gacilly s'associe de nouveau à Fans de Bretagne et Bretagne Magazine pour proposer aux amateurs de photographie un concours autour de la Bretagne et de l'environnement. En 2016, ce sont plus de 2 000 photos qui ont été postées par les amoureux de la Bretagne sur les thèmes des phares, des sentiers côtiers et de la mer nourricière. A l'issue d'une sélection par notre jury, les meilleures photos de cette nouvelle édition seront exposées en version numérique dans la galerie partenaires au Festival Photo La Gacilly. Certains clichés seront également édités dans un portfolio de Bretagne Magazine en fin de saison.

Concours du 1^{er} mai au 30 août 2017

**www.fans-de-bretagne.com et www.festivalphoto-lagacilly.com –
rubrique : Événements**

L'AFRIQUE VUE PAR ARTE

ARTE offre aux visiteurs de La Gacilly une série de projections sur le thème de l'Afrique à découvrir tout l'été. Des traditions culinaires aux chorégraphies contemporaines, du génie musical de Fela Kuti aux photographes sud-africains, les documentaires d'ARTE font le tour d'horizon d'un continent vif, coloré et fertile.

Projections en libre accès - gratuit - sans réservation

Végétarium Café - La Gacilly

En juillet et en août - Les mercredis à 17h

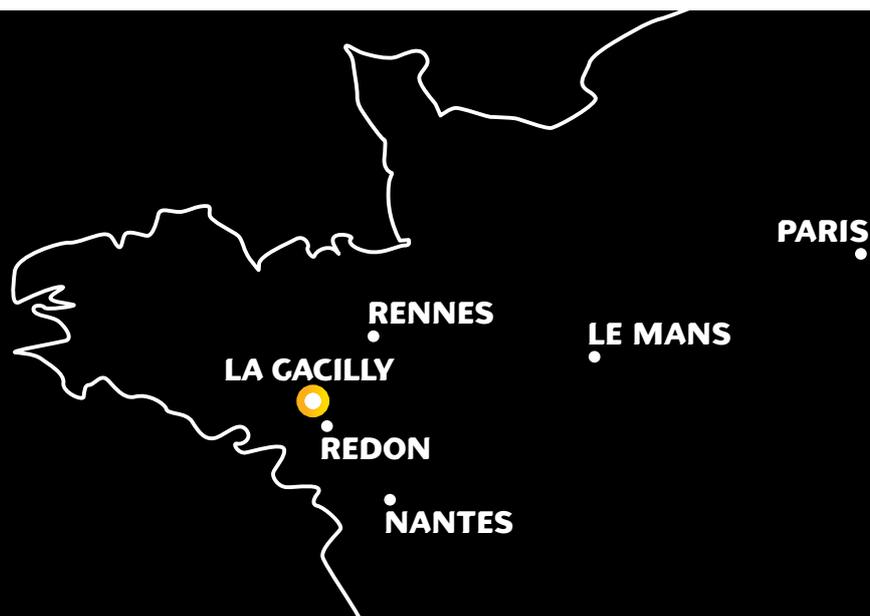
SOIRÉE AFRICAINE AU CINÉ MANIVEL

En partenariat avec le Ciné Manivel de Redon, la projection d'un film de réalisateur africain est prévue le vendredi 30 juin 2017 au Ciné Manivel. Elle sera accompagnée d'un dîner et d'un concert aux couleurs de ce continent. En écho avec le Festival, une exposition photo d'Adrien Tache sur les photographes africains et leurs studios se tiendra en juillet et août dans l'espace dédié de ce cinéma associatif.

18h : vernissage de l'exposition photo d'Adrien Tache.

19h30 : concert de Cheick Tidiane Dia, virtuose de la kora, au Ciné Café.

21h : projection du film « GriGris » du réalisateur tchadien Mahamat Saleh Haroun.



NOTRE TERRITOIRE S'AGRANDIT, NOTRE FESTIVAL AUSSI

Depuis le 1^{er} janvier, les 3 communes de Glénac, La Chapelle Gaceline et La Gacilly ne font plus qu'une :
la commune nouvelle de La Gacilly



Un nouvel espace que notre festival se devait d'investir en étendant le périmètre géographique de nos expositions sur les territoires de Glénac et La Chapelle Gaceline.

CONTACTS

La Gacilly, dans le Morbihan, proche de Rennes, Vannes et Nantes.

VOYAGEZ RESPONSABLE

Grâce à l'offre train + navette en partenariat avec TER Bretagne, laissez-vous guider jusqu'au festival à petits prix bénéficiez d'un retour gratuit en train.

Horaires et tarifs disponibles début mai sur :

www.ter.sncf.com/bretagne

Conditions, informations et horaires sur :

www.festivalphoto-lagacilly.com - rubrique : Infos pratiques

CONTACTS

Festival Photo La Gacilly

Rue des Graveurs - BP 11 - 56204 La Gacilly

Tél. : +33 2 99 08 68 00

contact@festivalphoto-lagacilly.com

www.festivalphoto-lagacilly.com

 @Festival Photo La Gacilly

  @La Gacilly Photo

CONTACTS PRESSE

2^e BUREAU

Sylvie Grumbach, Martial Hobeniche, Clémence Anezot

Tél : +33 1 42 33 93 18

lagacilly@2e-bureau.com

www.2e-bureau.com

CONCEPTION GRAPHIQUE

Atelier Michel Bouvet

